Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 36

Artikel: Variétés de chasseurs
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188856

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

suivies ni désirées. On cherche les Indes, on aborde en Amérique.

Que chacun donc agisse selon sa foi... Ensuite, commencez par le commencement; tout en écartant le christianisme, tâchez de vivre chrétiennement. Je ne vous prends pas en traître, je vous avertis qu'à pratiquer l'Evangile on court le risque d'y prendre goût. L'Evangile finit par se faire aimer des âmes sérieuses; il vous conduira, je l'espère, plus loin et ailleurs que vous ne comptiez aller. »

Un mot qui s'en va.

Dans la *Théodora* de V. Sardou, un des personnages de la pièce se sert, pour désigner son dîner, du mot *fricot*. A ce propos, M. F. Sarcey se livre à cette amusante fantaisie grammatico-culinaire :

« Le vrai fricot, c'est celui que nous avions entendu chanter sur le poêlon, quand la mère ou la bonne avait versé dans la platine le beurre qui, en s'échauffant, emplissait l'air d'un frr... frr... joyeux et appétissant. Nous humions ce bruit, et la bonne odeur qui l'accompagnait, de toutes nos oreilles et de toutes nos narines. Etait-ce veau ou bœuf, poulet ou lapin, nous ignorions les mystères de la cuisine. Mais c'était du fricot. Oh ! le bon fricot !

Quel dommage que ce mot se soit perdu !

Perdu, non, il ne l'est pas. Mais la bonne compagnie, du diable si je sais pourquoi, l'a déclaré populaire, et indigne de figurer dans la conversation, non plus que sur la table. Et nous ne l'avons pas remplacé. Trouvez-moi, je vous prie, dans la langue, l'équivalent de ce joli mot si expressif ! On vous servira du navarin aux pommes, du bœuf en daube, de l'oie aux marrons, une dinde truffée même..., mais le fricot, c'était tout cela, et encore autre chose.

— Y aura ce soir de bon fricot ! disait la mère avec un air d'intelligence.

De bon fricot ! Cela ouvrait des perspectives. Que serait le fricot ? Le cœur battait d'attente, et l'eau en venait à la bouche.

Je me souviens d'avoir entendu dans ma jeunesse, une petite bourgeoise qui disait avec une pointe d'orgueil : « Je leur ai fricoté uu joli petit dîner... Je ne dis que ça ! »

Elle n'avait pas besoin, en effet, de dire autre chose ! Fricoter un dîner, c'était le suprême de l'art pour la cuisinière. Et encore ai-je tort de me servir de ce mot d'art. Non, ce n'était pas de l'art, à vrai dire. Ces braves ménagères du temps passé faisaient de la cuisine avec leur cœur, car la bonne cuisine vient du cœur, comme les grandes pensées.

Tous ces souvenirs font frr... frr... dans ma mémoire. Savez-vous un radical plus pittoresque que ce frr... frr... qui grésille dans tout le vocabulaire de la cuisine ? La fricassée ! la friture ! le fricandeau ! que sais-je ?

Je vous l'avouerai tout bas : en dépit des gens comme il faut (ça m'est si égal de n'être pas comme il faut), malgré les sévères objurgations des dictionnaires, je me sers à l'occasion de ce mot fricot, si leste, si sonore, si expressif, si français, mes amis ; oui, français, car il n'y a qu'en France qu'on sait, avec une queue de lapin, fabriquer un fricot à faire revenir un mort. Le miroton, c'est le fricot français par excellence. Il s'en exhale un fumet de patrie.

Le peuple dit encore *fricot*, et il a raison :

Je suis du peuple, ainsi que mes amours,

chantait Béranger. Et moi, je suis du peuple, ainsi que ma cuisine.

Voulez-vous que nous réhabilitions le mot de fricot ? dites, le voulez-vous ?...

Hélas ! à quoi vais-je penser là ! pour rendre au terme son vieux lustre, il faudrait d'abord que nous puissions remettre en honneur les mœurs des générations abolies. Le *fricot* ne redeviendra *comme il faut*, que lorsqu'il sera *comme il faut* aux honnêtes bourgeoises de fricoter elles-mêmes le dîner de leurs maris. Nous avons le temps d'attendre. »

Variétés de chasseurs.

D'abord, il y a le chasseur qui *n'a pas de veine*. « J'ai une malechance constante, monsieur, répète-il, toute la journée le gibier est parti devant mon voisin, jamais devant moi... Impossible de placer un coup de fusil !... »

Le chasseur qui n'a pas de veine est d'ordinaire une nature molle, indolente, traînant la guêtre au premier labouré, par conséquent rarement alerte et dispos ; le gibier se laisse approcher par lui, tout comme par les autres, — les perdreaux n'ont pas de ces préférences de jolie femme, — mais le chasseur est invariablement pris par surprise et ne tire pas le quart des coups que le sort lui offre.

Une variété du précédent est le chasseur qui tire toujours à des portées fabuleuses. Si vous lui demandez, quand il a tiré :

— Eh bien, avez-vous quelque chose ?...

— Comment voulez-vous... à une distance pareille... Tenez, comme d'ici à la borne.

Le fait est que je distingue à peine la borne. Comment diable a-t-il pu voir les perdraux. En somme, bonnes jambes, mais coup-d'œil déplorable ; brûle 50 cartouches par jour et ne rapporte qu'un appétit d'enfer.

Il y a aussi le débutant : jarret d'acier, mais de l'émotion. Sa mère lui a dit en partant : « Jules, tâche qu'il ne t'arrrive pas d'accident. » J'aurais préféré : « Tâche qu'il n'arrive pas d'accident aux autres. »

Et le chasseur qui fait *voler la plume ?* « Monsieur, figurez-vous que je *tape* mes deux coups à la compagnie, en plein milieu, monsieur ; la plume volait... elle volait comme dans un édredon, monsieur... Rien n'est tombé ! » — Pauvres bêtes, les voilà déplumées pour l'hiver !

Mais, sans contredit, le type le plus agaçant est celui du chasseur qui, fort maladroit, ne trouve rien de mieux que de s'accoler à un bon tireur et de vivre sur ses coups. Celui-là peut se classer sous l'étiquette : chasseur *collant*.

« Vous connaissez le pays, cher monsieur, je ne vous quitte pas, » vous dit au départ le bipède en question. La plus vulgaire politesse vous oblige à grimacer le plus aimable des sourires.

Vous voilà en chasse, battant un vert, l'un à droite, l'autre à gauche, les chiens au milieu. Pour peu que le vert soit étroit, les perdreaux partent à portée de tous deux et quatre coups de feu se croisent. Deux perdreaux tombent. « Hein ! s'écrie le monsieur en se précipitant sur la proie, quel joli coup double j'ai fait là ! » De vos deux coups, nullement question... Intrigant ! filou ! Et il vous prend une envie folle d'épauler votre homme.

La même scène se répète : « Ah ! mais permettez, dites-vous, moi aussi, j'ai tiré !

— Vraiment ? fait notre homme, c'est extraordinaire ! Quand on est si près l'un de l'autre, on n'entend pas les coups de fusil. Nos plombs se sont croisés... J'avais pourtant joliment *mis le bout dessus.*

A propos de la chasse, qui vient de s'ouvrir, on raconte cette jolie anecdote :

On sait qu'à pareille époque les chasseurs ne se préoccupent guère que du gibier à poursuivre. Un soir, dans une réception au palais du roi Victor-Emmanuel, l'ambassadeur d'Allemagne et l'ambassadeur de France furent tout surpris et un peu inquiets de voir le roi d'Italie prendre à part le représentant de la Suisse et l'entretenir, dans une embrasure de fenêtre, avec un entrain et une persistance extraordinaires. Il s'agissait évidemment d'intérêts graves et la question intéressait à coup sûr à la fois la France et l'Allemagne. C'est pourquoi, par une savante manœuvre de salon, les deux diplomates s'efforçaient de se rapprocher le plus possible de Sa Majesté et de saisir au moins quelques bribes de ce qu'elle disait au ministre plénipotentiaire de la république helvétique.

Ce fut — chose extraordinaire — le diplomate français qui arriva, comme on dit, *bon premier*. Il tendit l'oreille, à peu près certain de saisir quelque important secret d'Etat, et voici ce qu'il entendit tomber des lèvres moustachues du roi d'Italie :

— Oui, mon cher ministre, ce satané isard, je le tenais là, au bout de ma carabine. Un isard magnifique, et, crac, je ne sais comment, sur la roche, mon pied glisse.

Ici un juron plus accentué même que le *ventre saint-gris* habituel au Béarnais.

Depuis une demi-heure, Victor-Emmanuel, oubliant les soucis de l'Etat, racontait tout simplement au diplomate suisse ses dernières chasses au chamois dans les Alpes.

La terra que vîrè.

Est-te la terra que vîrè déveron lo sélâo ; âo bin est-te lo sélâo que vîrè déveron la terra ?

Ma fâi, à oûrè clliâo que sont bin éduquâ, l'est la terra que vîrè ; mâ porteint cein parè bin molési à crairè à bin dâi dzeins que y'a, kâ seimbliè que dévetrâi lâi avâi dâi rudès rebedoulâïès perquie. Se le verîvè coumeint lè tsévau dè bou, eh bin, vouaiquie ! mâ se le vîrè coumeint 'na rebatta, ne sé pas ! et se le vîrè, le pâo pas veri autrameint, vu que lo sélâo est âo léveint lo matin et âo cutseint lo né.

Portant parè bin que y'a oquiè dinsè, kâ n'ia pas moïan que dâi dzeins rassis qu'ont étâ âi z'écoulès pè Lozena lo diéssont se n'étâi pas veré, et ora qu'on vâi tant d'afférès novés qu'on n'arâi pas cru dein lo teimps, on pâo tot crairè. Se lè vîllio châi revegnont, que deriont-te dâi tsemins de fai ? Preindriont lo chauffeu po lo diablio, lo mécanicien po on sorcier et lo controleu po on serveint, et ne voudriont pas crairè qu'on chrétien pouessé férè traci asse râi clliâo cariolès, sein tsévau et sein bourrisquo. L'est portant benhirâo qu'on lè z'aussè pas adé z'u clliâo tsemins dè fai, kâ Gueyaumo Tet étâi bo et bin fotu se Diesselai l'avâi fé einfatâ dein on wagon dè troisiéme eintrémi dou gapions, na pas dein onna liquietta po allâ à Chussenaque, et ne sariâ petétrè onco dâi z'allemands. Et lo télégraphe ! Et lo téléfone ! Quoui arâi cru, y'a pî dix z'ans, qu'on sè porrâi dévezâ d'on veladzo à l'autro, sein sailli dè l'hotô et qu'on porrâi criâ âo fu sein boeilâ ! Na ! tot cein c'est dâi z'afférès que sont veré et qu'on ne crérâi pas s'on ne lè vayâi pas per tsi no ; et s'on no dit que la terra vîrè, lo faut crairè, quand bin on ne vâi pas tot betetiulâ. Et pi d'ailleu cein est provâ pè la biblia, qu'on ne pâo portant pas contréderè ; mâ faut portant derè que le n'a pas adé veri, coumeint vo z'allâ vairè.

Lo menistrè C , qu'étâi on tot fin po lè z'afférès dâo ciet qu'on vâi du que bas, expliquâvè tandi 'na veillâ d'hivai âi dzeins dè sa perrotse coumeint tot cein sè manigansivè per lé d'amont, et lâo desâi que lo sélâo ne remouâvè pas de 'na semella et que tot prevolâvè déveron, que mémameint la terra tracivè et torniquâvè coumeint 'na boula dè gueliès.

— Portant, monsu lo menistrè, lâi fâ on gaillâ, qu'étâi martsau dè se n'état et qu'étâi prâo mâlin assebin, y'é liaisu dein la biblia que Josué arretà lo sélâo, que parè portant bin que l'est lo sélâo que vîrè, sein quiet lè Saintès z'Ecretourès lo deriont pas.

— L'est veré, se repond lo menistrè, que n'étâi jamé eimprontâ po repondrè et po savâi sè reveri ; po quand à cein, c'est la pura vretâ ; mâ, martsau, âi-vo liaisu dein on autro chapitre que lo sélâo sè séyè reinmodâ ?

— Na.

— Eh bin l'est du adon que l'est restâ sein budzi et que la terra sè messa à veri déveron.

— Ora tot est de !

Un coin du Jura.

PAR U. OLIVIER.

IV

Lorsque le bûcheron montagnard s'est suffisamment garni l'estomac, il allume une seconde fois son tabac, se coiffe de quelque chose qui ressemble à un chapeau, mais qui peut à toute rigueur passer pour une casquette ; il attelle *Bron* au chariot et part enfin, d'un pas lent et mesuré. Tantôt le cheval va tout seul, dix minutes devant son maître ; tantôt c'est celui-ci qui coupe au droit par les sentiers : maître et cheval savent où ils vont et se comprennent à merveille. Ils traînent des sapins hors de la forêt, jusqu'à la place où stationne le char ; et là, sans se tourmenter, sans même se mettre hors d'haleine, cet homme fort roulera les grandes billes de vingt pieds avec la hache ou avec ses robustes épaules. Il connaît le